

## LES IDEES ANARCHIQUES DE MIRBEAU ET L'AMERIQUE

Tracer le cheminement des grandes idées d'une époque révolue est une tâche ardue. Ce qui est encore plus difficile, c'est de prouver qu'un seul personnage est responsable de la transmission d'une théorie, surtout si le climat est mûr à recevoir et à développer ces idées foisonnantes. Mais comme une grande partie des recherches est basée sur des spéculations, ancrées dans quelques vérités connues, il nous est permis de mettre la lumière sur certaines circonstances qui ne peuvent être des coïncidences, et d'ouvrir ainsi la voie à des recherches plus poussées, qui, soit transformeront ces spéculations en certitudes, soit mettront fin, une fois pour toutes aux divagations d'un chercheur curieux. L'influence de Mirbeau, si je puis me permettre d'employer ce mot, sur le monde moderne aux États-Unis, et en particulier sur l'éducation, tombe dans cette zone ambiguë, qui recèle néanmoins la possibilité d'investigations plus approfondies qui ne manqueraient pas – si elles aboutissaient d'une façon satisfaisante – d'élargir considérablement le champ d'action d'un lutteur infatigable, d'un écrivain et journaliste qui se mit en devoir de changer la société, et de poser les premiers jalons d'un pont entre la France d'Octave Mirbeau et le Nouveau Monde.

L'œuvre entière de l'écrivain est sans le moindre doute l'expression la plus forte de l'époque des idées anarchiques qui la définissent. Il convient donc de passer en revue, ne fût-ce que très rapidement, le climat dans lequel œuvra Mirbeau, ainsi que ses rapports étroits – et documentés – avec nombre d'autres intellectuels de son temps qui mirent leur talent et leur énergie, au service d'un idéal qui leur tint à cœur. Que leur société ait été remplie d'iniquités, personne n'en doute. Les utopistes qui ne manquèrent pas, voulurent tout d'abord abolir les injustices flagrantes du temps, et créer une société meilleure. La fin du dix-neuvième siècle représente une période particulièrement active, période dans laquelle d'innombrables individus, forts de leurs convictions, ne demandent rien de moins que de faire table rase et de rebâtir une société basée sur leurs idées de justice et leur espoir du bonheur universel. Le premier mouvement de cette grandiose entreprise était donc de tout mettre à bas. Pour beaucoup la plume devait suffire, pour d'autres, seules les bombes pouvaient venir à bout d'une société pourrie jusqu'à la moëlle. Une fois tout balayé, commençait le vrai travail, la mise en pratique des théories qui pullulaient dans les livres, les journaux, les revues, qui passaient de bouche en bouche dans les réunions, et qui étaient la raison d'être de nombreux groupements surveillés, d'ailleurs, par les représentants de l'ordre établi. Il n'est guère surprenant que Mirbeau, qui fut de toutes les luttes, dont le tempérament le poussa sans cesse à se mesurer dans la lice, soit au centre de l'action. Comment en aurait-il pu être autrement ?

Jean Grave, l'éditeur de *la Révolte*, s'installe à Paris en 1885, et Mirbeau, qui avait commencé à écrire pour *La France* un an plus tôt, – tout en continuant sa collaboration au *Gaulois* – trouve dans les

idées de l'anarchiste des échos de sa propre philosophie. L'œuvre entière de Mirbeau, parue avant 1885, n'est après tout – au niveau des idées – qu'un rejet de toutes les traditions, une féroce critique des institutions sociales, politiques, et religieuses (il suffit de se souvenir de ce qu'il a mis en exergue plus tard, au *Jardin des supplices*). Ce que les dirigeants appelaient l'éducation, et qui aux yeux de Mirbeau ne faisait que perpétuer une situation intolérable, était au centre même des fulgurations de tous les Jean Grave de l'époque. Mirbeau retrouve donc dans les cercles qu'il fréquente assidûment, ainsi que dans ses lectures des plus féroces militants, des idées qu'il avait déjà exprimées, avec peut-être un peu moins de férocité, mais sûrement avec plus d'éloquence. Quelques événements de cette époque, oubliés aujourd'hui, ne font que renforcer des convictions acquises depuis longtemps. L'affaire Pel, par exemple, qui pousse Mirbeau à lutter pour une réforme du code pénal. Son zèle démesuré, est encore exacerbé par ses lectures de Kropotkine, d'Élisée Reclus, et surtout de Tolstoï. La sincérité, l'ardeur même de ces individus, contribue grandement à orienter Mirbeau vers la gauche. Les *Paroles d'un révolté* sont une révélation. Désormais Mirbeau tue en lui le réactionnaire qu'il fut un bref moment de sa vie – oublié à jamais *Les Grimaces*, et le féroce antisémitisme de sa jeunesse – seuls les opprimés de la terre sont dignes de sa sympathie, et c'est dans leur camp qu'il se range définitivement. Geffroy, grand sympathisant des communards, devient l'un de ses amis. Il lit les œuvres de Spencer, de Büchner, de Darwin et de Guyau, qui mettent en question l'autorité absolue d'institutions, à leurs yeux surannées. Songeons que *L'Abbé Jules* (1888) est un long cri de révolte contre les horribles contraintes imposées à des êtres innocents par la classe dirigeante, un réquisitoire contre des valeurs qui vont à l'encontre de tout ce qui est naturel et spontané. Songeons que *Sébastien Roch* (1890) est l'histoire tragique d'un être qui bute à chaque tournant de sa vie contre les obstacles érigés par la société à son développement naturel. Et en 1893, Mirbeau écrira dans *L'Ermitage* : “*Sous quelque étiquette que l'Etat se présente et fonctionne, il est funeste à l'activité humaine et dégradant, car il empêche l'individu de se développer dans son sens normal.*” Cette attitude fait écho à “la Grève des électeurs”, article que Mirbeau avait écrit pour *Le Figaro* en novembre 1888, et qui fut réimprimé dans *La Révolte* moins d'un mois plus tard. De même, nous trouvons ces mots de Mirbeau dans *L'Écho de Paris*, dans un article intitulé “À propos de la Société des Gens de Lettres”, le 4 août 1891 : “*Les conventions sociales sont sacrées, les préjugés et les routines inviolables, et ils ont, pour les défendre, non seulement toutes les forces gouvernementales, mais toute la lâcheté humaine qu'effare la moindre idée de progrès, que rend féroce la moindre possibilité de changement.*” Cet article aussi est réimprimé dans *La Révolte* deux semaines plus tard. Ajoutons à ces deux diatribes, “Ravachol”, de 1892, et la préface à la *Société mourante et l'anarchie*, de 1893, et nous avons les principaux textes anarchiques de Mirbeau, qui peuvent être considérés comme le point de départ de son théâtre anarchisant, pour répéter l'expression de Saint-Auban. “*Assassin et voleur*”, écrit-il dans la préface à l'œuvre de Grave, “*oui, j'ai cette conviction que l'État est bien ce double criminel.*” Mirbeau ne dérogera plus jamais à cette profonde conviction. Son rôle actif, et trop longtemps passé sous silence, dans l'affaire Dreyfus, ses derniers romans et récits, toute son œuvre de journaliste, représentent sous mille guises différentes son désir intense de miner une société qu'il méprise. Rien n'échappe à sa critique, et en

conséquence son dossier judiciaire augmente rapidement, surtout lors de la promulgation des lois scélérates. Malgré sa haine de la violence, et peut-être grâce à son amour du pacifisme, Mirbeau est bien au centre du mouvement anarchique de l'époque. "Son exploitation du scandale et de l'obscénité comme moyen de saper la suffisance de la bourgeoisie," écrit Reg Carr<sup>1</sup>, "sa mise à nu du vice, de l'injustice et de la tyrannie, font partie de son désir de voir l'élimination de ces maux et leur remplacement par quelque chose de meilleur. Tous ces aspects de son œuvre le lient étroitement non seulement aux théoriciens qui partagent ses vues et qui se servent de sa célébrité littéraire et journalistique pour transformer ces idées en actes, avec des résultats aussi malencontreux." C'est donc bien dans les cercles anarchiques, que ce "Ravachol de la littérature", comme n'hésite pas à l'appeler M. Tison-Braun, donne libre cours à ses idées, et exprime avec sa franchise habituelle les préoccupations du moment. Sa force d'expression, sa célébrité, ne peuvent manquer d'impressionner les adhérents du mouvement. Il s'impose sans peine, non seulement parce qu'il a accès à tous les journaux et à toutes les revues de l'époque, mais aussi parce que les anarchistes moins connus, ceux dont les idées d'habitude n'allèrent pas au-delà des salons enfumés où ils les étrennèrent, étaient assurés de voir leurs idées, sinon leur expression, apparaître dans les écrits du grand homme, et ainsi se loger dans l'esprit de ses innombrables lecteurs.

Un des membres les plus assidus du groupe était Francisco Ferrer y Guardia. Né près de Barcelone, férocement anticlérical, républicain radical, disciple de Manuel Ruiz Zorilla qui vivait en exil à Paris, Ferrer fut impliqué dans une révolte républicaine qui échoua lamentablement. Forcé de chercher refuge en France, en 1885, l'année même où Mirbeau se voit imprimé régulièrement dans le supplément littéraire de *La Révolte*, Ferrer et sa famille séjournèrent en France jusqu'en 1901. Comme Mirbeau, l'Espagnol était de toutes les luttes du temps. Défenseur ardent du capitaine Dreyfus, délégué au Congrès de 1886, la Seconde Internationale, il se rangea rapidement à l'extrême gauche du mouvement. Il fréquenta assidûment Louise Michel, arrêtée en 1883, lors d'une émeute dont Mirbeau rendit scrupuleusement compte dans « L'Esprit de l'émeute », ainsi que Reclus, Sébastien Faure, Charles Malato, et surtout Jean Grave, qui devint l'un de ses plus fidèles amis.

De là à conclure que Mirbeau et Ferrer échangèrent leurs idées, il n'y a qu'un petit pas à faire. Ce qui est en dehors du domaine de la spéculation, c'est que les deux lutteurs voyaient certaines choses du même œil, qu'ils fréquentaient les mêmes cercles, qu'ils assistaient aux mêmes manifestations, qu'ils avaient des amis en commun, qu'ils s'indignaient des mêmes injustices, et qu'ils voulaient tous deux changer le monde, même si les moyens proposés différaient. Nous savons également que Mirbeau s'installa à Levallois-Perret en 1889, et que cet endroit était le centre des anarchistes, et un foyer de nombreux militants. De plus, les deux hommes admiraient avec la même intensité les œuvres et les idées de Tolstoï, de Kropotkine, et de Reclus, ce dernier ayant écrit une préface pour les *Paroles d'un révolté*. Mirbeau et Ferrer répètent à qui veut les entendre que pour changer le monde, il fallait à tout prix commencer par chambarder le système prévalent d'éducation, qui se limitait à instiller dans des esprits malléables des valeurs inventées pour affermir le pouvoir des classes dirigeantes, et pour perpétuer le *statu quo*. C'est ainsi que Mirbeau fut fasciné par l'expérience pédagogique entreprise en 1894 par Paul Robin, et dont *Le Matin* rendit compte. L'orphelinat de

Cempuis se donnait comme but d'employer des méthodes pédagogiques libertaires en vue de *"favoriser le développement harmonique (des) facultés (des enfants)"*, et de leur dispenser un enseignement qui reposerait *"sur l'observation, et non sur l'autorité, qui combine le travail manuel et le travail intellectuel, qui exclut les tabous moraux, religieux ou patriotiques ; et qui remplace le poison religieux par l'esprit d'examen et le sens de la solidarité collective."* Mirbeau, qui avait lu avec grand intérêt un pamphlet de Grave, opposant l'éducation bourgeoise à l'éducation libertaire, s'empressa de consacrer une chronique entière à l'expérience de Cempuis en août 1894. Trois ans plus tard, deux disciples de Robin, Manuel Delgavès et Émile Janvion, formèrent à leur tour une Ligue pour la propagation de l'éducation libertaire, dont le but était d'ouvrir à Paris une école avec un programme identique à celui de Cempuis. Ce projet fut soutenu avec enthousiasme par Jean Grave, Louise Michel, Élisée Reclus, Kropotkine, et Tolstoï. Et, bien que nous n'ayons pas d'indication précise à ce sujet, il est évident que Mirbeau et Ferrer ne furent pas moins enthousiastes que ceux qu'ils admiraient avec tant de ferveur. Nous savons que Ferrer s'inspira des idées pédagogiques de ses contemporains, et de celles de Jean-Jacques Rousseau, lorsque le temps vint d'ouvrir sa propre école. L'*"Escuela moderna"*, comme il choisit de l'appeler, fut en premier lieu hostile au dogme et à la superstition. Elle met l'accent sur la raison, l'observation, et la science, ainsi que sur l'indépendance, et l'autonomie. Elle veut à tout prix développer dans l'enfant une confiance absolue en soi-même. L'École moderne est libérée *"de tout assujettissement à l'Église ou à l'État"*, écrira plus tard la fille de Ferrer. Elle n'a pour objet *"que celui de servir l'enfant."* Elle tend *"à former la sensibilité de cœur des enfants, leur sens de la justice, de la bonté et de l'esthétique. Elle développait en même temps leur esprit d'observation, leur sens critique, la rigueur du raisonnement et de la volonté, contrôlant toujours leurs critères, avec sérénité et dans un souci constant de justice."* Un des grands obstacles à cet ambitieux programme est, selon Ferrer, l'Église. Mirbeau, lui, n'en pensa pas moins. Nous songeons aux pages émouvantes de *Sébastien Roch*, par exemple, qui détaillent les souffrances physiques et morales d'un enfant soumis à la rigueur d'un enseignement religieux.

Que Mirbeau et Ferrer aient échangé leurs vues, me semble évident. Tous deux étaient d'accord avec Bakounine qui demande que l'éducation soit fondée entièrement *"sur le développement scientifique de la raison, et non sur la foi ; sur le développement de la dignité personnelle et de l'indépendance, non sur la piété et l'obéissance ; sur le culte de la vérité et de la justice à tout prix ; et surtout sur le respect de l'humanité qui doit remplacer en toutes choses le culte divin."* Emma Goldman, qui propagera les idées pédagogiques de Ferrer aux États-Unis, fait écho à ce sentiment en disant qu'il faut libérer l'enfant *"de la superstition et de la bigoterie, des ténèbres du dogme et de l'autorité."* Toutes ces idées se trouvent dans l'œuvre de Mirbeau, persuadé comme il l'était qu'une éducation conventionnelle empêchait le développement spontané de l'enfant, et souvent le transformait en un petit monstre. Le parallélisme entre les idées pédagogiques de Ferrer et celles de Mirbeau est indéniable. Les deux voulaient, selon une expression de Stirner, traiter les enfants en tant que créateurs, et non pas en tant que créatures. Nées des souffrances endurées, des profondes convictions, des observations d'une société corrompue, et surtout de leur tempérament, les idées de Mirbeau et de Ferrer se rejoignent à un moment précis de

l'histoire, et sont à la source d'une véritable révolution dans le domaine pédagogique. La Ligue Internationale pour l'Éducation Rationnelle de l'Enfance, présidée par Anatole France, et dont l'un des membres est Maurice Maeterlinck, est fondée en 1908, et la revue de l'organisation, *L'École rénovée*, s'installe à Paris peu après. Mais c'est aux États-Unis, entre les années 1910 et 1960, que ces nouvelles écoles, ou écoles modernes, connaissent leur plus grand moment de gloire. Établies sous l'égide du mouvement anarchiste, inspirées par l'exécution sommaire de Ferrer, qui font de lui un martyr, vingt écoles donnèrent aux enfants l'occasion d'apprendre dans une atmosphère de liberté et de confiance en eux-mêmes, qui contraste avec le formalisme et à la discipline rigoureuse de la salle de classe traditionnelle. Ces écoles, qui étaient prévues pour les enfants d'ouvriers, s'inspirèrent des idées de leurs prophètes, Bakounine, Kropotkine, Tolstoï, Rousseau, Pestalozzi, et Froebel. Elles tenaient à abolir toute trace d'autorité, à tous les niveaux : politique, économique, et pédagogique, pour ouvrir la voie à une nouvelle société basée sur la coopération volontaire d'individus libres. Voici comment la fille de Ferrer exprime l'espoir de son père : *“Lorsque le peuple aura obtenu la culture générale à laquelle il a droit, lorsqu'il sera judicieusement conscient de sa responsabilité, et de son pouvoir, – qui sera alors, non seulement quantitatif, mais aussi qualitatif –, le peuple pourra imposer sa nouvelle morale scientifique-physiologique.”* *“On doit”,* écrit Ferrer peu avant son exécution, *“sans que soit nécessaire une foi en la survie, arriver à réaliser son œuvre, à se surpasser, si possible, dans l'accomplissement de sa mission d'homme, par l'homme et pour lui-même.”*<sup>2</sup>

Quel est l'apport de Mirbeau dans tout cela ? Dans l'attente d'une étude plus détaillée et de la découverte de documents, je soumets néanmoins la presque certitude de l'influence de Mirbeau sur les idées qui fleurirent dans les 34 écoles des États-Unis, qui – avec plus ou moins de succès – propagèrent leurs idées, jusqu'au moment où elles disparurent de la scène entre 1955 et 1961, pour renaître, une fois de plus, sous un autre nom : Summerhill. Comme celles qui précédèrent, ces institutions favorisent une méthode active d'enseignement, la participation des élèves dans toutes les décisions qui les affectent, des rapports sans formalité entre les enseignants et leurs charges, ainsi que le développement de l'habileté manuelle. Il existe encore à présent de ces écoles, bien que leur influence ne se fasse sentir que dans des milieux restreints. Les adeptes de ces nouvelles écoles n'ont pas pour autant abandonné l'espoir d'élargir leur influence dans l'avenir, et de voir leurs idées s'implanter dans de jeunes cerveaux. C'est à cette fin qu'ils ont créé en 1973 l'Association des Amis de l'École Moderne, qui se réunit pour la première fois à Rutgers University, où se trouvent également une grande partie des archives du mouvement.

Les idées anarchistes de Mirbeau dans le domaine de l'éducation, que nous trouvons dans toute son œuvre littéraire et journalistique, se retrouvent dans les cercles qu'il fréquenta, ainsi que dans les essais et articles d'intellectuels et d'artistes qui comptaient parmi ses amis. Elles tendent toutes à la résolution d'une opposition : *“celle de la nature et de l'ordre humain, de la spontanéité et de l'uniforme, de la dynamique et de la main-morte que fait peser sur le monde une civilisation de prêtres, de militaires, et de bourgeois.”*, écrit Pierre Gobin. Mirbeau rejette ce que Paul Ricoeur a appelé la ruse suprême, qui transforme en sentiment de culpabilité l'instinct de violence que les hommes pourraient employer à changer une société pourrie. Il

déplore la destruction délibérée de l'équilibre inné de l'enfance. Il veut à tout prix retrouver "*l'homme naturel, instinctif, gonflé de vie*", et il n'hésite pas à peupler ses pages de personnages comme l'abbé Jules, le Père Pamphile, et Clara, pour illustrer les résultats d'une éducation traditionnelle, et de l'esprit d'une société qui pervertit tout ce à quoi elle touche. Ces convictions sont au plus profond de l'être de Mirbeau ; elles apparaissent dans tous ce qu'il écrit, et elles sont renforcées au contact de ceux qu'il fréquente dans les milieux anarchiques. C'est ainsi qu'il écrit dans *L'Ermitage* : "*Sous quelque étiquette que l'État (...) fonctionne (...) il est funeste à l'activité humaine (...) car il empêche de se développer dans un sens normal ; il fausse ou étouffe toutes les facultés. Je ne conçois pas qu'un artiste, c'est-à-dire l'homme libre par excellence, puisse chercher un autre idéal que celui de l'anarchie.*" Ferrer n'eût pas mieux dit ; mais il alla plus loin encore et mit en pratique des théories chères à Mirbeau, qui devaient s'épanouir dans le Nouveau Monde et qui, à l'heure actuelle, continuent à être instillées dans de nombreux cerveaux réceptifs.

Mirbeau rejette la violence comme moyen d'action. Il voulait changer les hommes par la force de ses mots, et, comme Ferrer, commencer ce grand programme au niveau de l'éducation d'une nouvelle génération. "*Les Prêtres, les Soldats, les Juges, les Hommes qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes*", sont loin d'avoir appris la leçon que Mirbeau et Ferrer voulaient leur inculquer. Mais Mirbeau savait, tout comme Ferrer, qu'à la longue ce sont les idées qui triomphent, et tout comme les anarchistes américains, qui mirent en pratique quelques-unes des idées qui lui tenaient le plus à cœur, Mirbeau était persuadé que l'humanité évolue, de cataclysme à cataclysme, vers un état plus désirable et plus parfait. Sa contribution, qui reste à préciser plus formellement, est, à mon humble avis, indéniable dans ce cheminement mystérieux des grandes idées qui façonnent l'humanité, et est un titre supplémentaire de gloire dont il eût pu être fier.

*Martin SCHWARTZ*  
*Université d'East Carolina*  
*Greenville, North Carolina, États-Unis*

#### **NOTES**

1. Carr (Reg), *Anarchism in France : the case of Octave Mirbeau*, Mc-Gill-queens University Press, 1977. (Traduit de l'anglais par M. Schwarz).
2. Ferrer (Sol), *La Vie et l'œuvre de Francisco Ferrer : Un martyr du XX<sup>e</sup> siècle*, Librairie Fischbacher, 1962.